

l'original conservé de son temps dans la collection d'Ignace Orti, à Messine (1) : cette croix, fabriquée sans doute, comme beaucoup d'autres, par les moines du Mont-Athos, porte cette inscription : ΠΡΟΣΕΡΧΕΤΑΙ ΑΥΤΟΣ ΤΩ ΙΩΑΝΝΗ (accessit ipse (Jesus) ad Johannem).

On rencontre des détails assez nombreux, vrais ou imaginaires, du baptême de Notre-Seigneur dans les visions d'un certain nombre de saintes. La Bienheureuse Véronique de Binasco dit que saint Jean versa sur la tête du Sauveur une eau qui découlait sur tous ses membres ; qu'après les paroles de Dieu le Père, le Saint-Esprit, qui avait pris la forme d'une colombe, parla à Jésus-Christ dont les vêtements étaient tenus par quatre anges, et qu'enfin saint Jean fut baptisé à son tour par Jésus (2).

C'est Catherine Emmerich qui a donné, dans ses visions, les détails les plus circonstanciés. Selon elle, le baptême du Christ aurait eu lieu entre On et Bétharaba, dans une île sortie des flots du Jourdain où saint Jean avait creusé un bassin octogone. Au fond du bassin se trouvaient les quatre pierres carrées sur lesquelles avait reposé l'arche d'alliance, et tout autour les douze pierres triangulaires sur lesquelles Josué avait inscrit les noms des douze tribus. Laissons la parole à la célèbre voyante de Westphalie, sans discuter le plus ou moins de vraisemblance de son récit :

« L'île, dit-elle (3), n'était pas parfaitement unie, mais un peu plus élevée au milieu : elle était en partie sur fond de rocher ; il y avait aussi des places où le sol était moins dur. Elle était couverte de gazon. Au milieu s'élevait un arbre dont les branches s'étendaient au loin ; les douze arbres plantés autour de l'île s'unissaient par le sommet aux branches de cet arbre qui était au centre, et, entre ces douze arbres, il y avait une haie formée de plusieurs petits arbustes.

« Les neuf disciples de Jésus qui avaient toujours été avec lui dans les derniers temps descendirent à la fontaine et se tinrent sur le rebord. Jésus ôta son manteau dans la tente, puis sa ceinture et une robe de laine jaunâtre, ouverte par devant et qui se fermait avec des lacets,

Vercell, et édité à Milan par Ericus : *Cum baptizaretur, tamen ingens circumfulsit de aqua ita ut timerent omnes qui aderant*. La même phrase est reproduite dans un ancien manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, cité par J. Millius. (*Proleg. ad nov. Test.*, p. 73.)

(1) *De Cult. S. Johan.*, p. 63.

(2) *Boll.*, 13 jan., *Vit. B. Veronicæ*, l. IV, c. viii.

(3) Brentano, *Vie de N.-S. J.-C., d'après les visions de Cath. Emmerich*, trad. Cazalès, t. I, p. 281.

puis cette bande de laine étroite qu'on portait autour du cou, croisant sur la poitrine et qu'on roulait autour de la tête, la nuit et par le mauvais temps. Il lui restait encore sur le corps une chemise brune, faite au métier, avec laquelle il sortit et descendit au bord de la fontaine où il l'ôta en la retirant par la tête. Il avait autour des reins une bande d'étoffe qui enveloppait chacune des jambes jusqu'à la moitié des pieds. Saturnin reçut tous ces vêtements et les donna à garder à Lazare qui se tenait au bord de l'île.

« Alors Jésus descendit dans la fontaine où l'eau lui venait jusqu'à la poitrine. Il avait le bras gauche passé autour de l'arbre, et il tenait la main droite sur sa poitrine ; la bandelette qui ceignait ses reins était détachée aux extrémités et flottait sur l'eau. Jean était debout au bord méridional de la fontaine : il tenait un plat avec un large rebord, à travers lequel couraient trois cannelures : il se baissa, puisa de l'eau et la fit couler en trois filets sur la tête du Seigneur. Un filet coula sur le derrière de la tête, un autre sur le milieu, le troisième sur le front et le visage.

« Je ne sais plus bien les paroles que Jean prononçait en administrant le baptême, mais c'était à peu près celles-ci : « Que Jéhovah, par les Chérubins et les Séraphins, répande sa bénédiction sur toi, avec la sagesse, l'intelligence et la force. » Je ne sais pas bien si ce furent précisément ces trois derniers mots ; mais c'étaient trois dons pour l'esprit, l'âme et le corps ; et là dedans était aussi compris tout ce dont chacun avait besoin pour rapporter au Seigneur un esprit, une âme et un corps renouvelés.

« Pendant que Jésus sortait de la fontaine, André et Saturnin, qui se tenaient auprès de la pierre triangulaire, à la droite du Précurseur, l'enveloppèrent d'un drap pour qu'il s'essuyât, et lui passèrent une longue robe baptismale de couleur blanche ; et, quand il fut monté sur la pierre rouge triangulaire qui était à droite de la fontaine, ils lui mirent la main sur les épaules pendant que Jean la lui mettait sur la tête.

« Quand cela fut fait, au moment où ils se préparaient à remonter les degrés, la voix de Dieu se fit entendre au-dessus de Jésus, qui se tenait, seul, en prière, sur la pierre. Il vint du ciel un grand bruit, comme le bruit du tonnerre, et tous les assistants tremblèrent et levèrent les yeux en haut. Une nuée blanche et lumineuse s'abassa, et je vis au-dessus de Jésus une forme ailée resplendissante, dont la lumière l'inonda comme un fleuve. Je vis aussi comme le ciel ouvert et l'apparition du Père céleste sous sa forme accoutumée, et j'entendis,

dans la voix du tonnerre, ces paroles : « C'est mon Fils bien-aimé en qui je me complais. »

« Jésus-Christ était tout inondé de lumière, et on pouvait à peine le regarder : toute sa personne était transparente ; je vis aussi des anges autour de lui.

« Je vis, à quelque distance, Satan paraître au-dessus des eaux du Jourdain : c'était une forme noire et ténébreuse, semblable à un nuage, et, dans ce nuage, je vis s'agiter des dragons noirs et d'autres bêtes hideuses qui se pressaient autour de lui. Il semblait que, pendant cette effusion de l'Esprit-Saint, tout ce qu'il y avait de mal, de péché, de venin dans le pays tout entier, se montrât sous des formes visibles, et se retirât dans cette figure ténébreuse comme dans sa source. C'était un spectacle horrible, mais rehaussant l'éclat indescriptible, la joie et la clarté qui se répandaient sur le Seigneur et sur l'île. La sainte fontaine brillait jusqu'au fond, et tout était transfiguré. On vit alors les quatre pierres sur lesquelles l'Arche d'alliance avait reposé, resplendir joyeusement au fond de la fontaine : sur les douze pierres où s'étaient tenus les lévites, se montrèrent des anges en adoration ; car l'Esprit de Dieu avait rendu témoignage, devant tous les hommes, à la pierre vivante et fondamentale, à la pierre angulaire de l'Église, pierre choisie et précieuse, autour de laquelle nous devons être posés comme des pierres vivantes pour former un édifice spirituel, un sacerdoce saint, afin de pouvoir offrir à Dieu, par son Fils bien-aimé en qui il se complait, un sacrifice spirituel qui lui soit agréable.

« Cependant Jésus remonta les degrés et se rendit sous la tente voisine de la fontaine ; Saturnin lui porta ses habits que Lazare avait gardés, et Jésus s'en revêtit. Il sortit alors de la tente, et, entouré de ses disciples, il alla sur la partie découverte de l'île, près de l'arbre du milieu. Pendant ce temps, Jean parlait au peuple, en faisant éclater sa joie, et il rendait témoignage de Jésus, proclamant qu'il était le Fils de Dieu et le Messie promis. »

On s'est demandé quel était au juste l'âge de Notre-Seigneur quand il fut baptisé par le Précurseur, âgé de six mois de plus que lui. L'évangéliste saint Jean nous dit qu'il avait environ trente ans, et il ajoute que Jean commença son ministère la quinzième année du règne de Tibère ; mais il faut tenir compte de l'époque où naquit Jésus-Christ, et ceux qui ont entrepris de concilier ces diverses données chronologiques sont arrivés à des résultats très différents. Au moment de son baptême, le Sauveur aurait eu vingt-neuf ans et treize jours, selon

saint Irénée ; vingt-neuf ans et dix mois, selon saint Épiphane et Jansénius ; trente ans et neuf mois, selon le docteur Sepp ; trente et un ans, selon saint Jean Chrysostome et Baronius ; trente-deux ans, selon Petau ; trente-quatre ans, selon Noël Alexandre et Duguet ; trente-cinq ans, selon le P. Hardouin.

On est d'accord pour placer la naissance de Jésus-Christ dans l'intervalle du 25 décembre 747 au 25 décembre 749 de l'ère romaine. Les chronologistes modernes se prononcent pour l'an 747, se fondant sur le passage où Tertullien attribue à Saturninus le recensement de saint Luc. *Le Compte rendu des Conférences du diocèse d'Amiens* (1866, p. 17) résout ainsi la difficulté qui ressort du passage de saint Luc, où il est dit que saint Jean-Baptiste commença son ministère la quinzième année de l'empire de Tibère, alors que Notre-Seigneur avait environ trente ans : « Auguste étant mort le 19 août 767 de Rome, la quinzième année de Tibère court du 19 août 781 au 19 août 782. Si donc le Sauveur avait alors trente ans dans le sens vrai du mot, il faudrait placer sa naissance en l'an 751, c'est-à-dire plus d'un an après la mort d'Hérode. Mais saint Luc indique lui-même la réponse ; il dit : environ trente ans, ce qui laisse une certaine latitude. Né en 749, Notre-Seigneur aurait eu trente-deux ans ; en 747, il en aurait eu trente-quatre. Encore peut-on réduire de deux ans ce dernier chiffre en comptant la quinzième année de Tibère, non de la mort d'Auguste, mais de l'association de Tibère au gouvernement de l'empire, association attestée par les auteurs contemporains et qui eut lieu l'an 765 de Rome, ce qui ramène la quinzième année de Tibère à l'an de Rome 779, et le commencement de la vie publique de Jésus-Christ à la trente et unième ou trente-deuxième année de son âge. »

Il n'y a guère plus d'accord sur la date du jour où eut lieu le baptême de Notre-Seigneur. Origène, saint Augustin et saint Jérôme le placent à un lendemain de sabbat, au 6 janvier, époque où les Églises d'Orient et d'Occident en célèbrent la mémoire dans la fête de l'Épiphanie, et c'est là le sentiment le plus généralement adopté. Saint Épiphane prétend que ce fut le 6 novembre (1). Daniel Papebrock opine pour le mois de septembre, M. l'abbé Crampon pour le mois de décembre, le docteur Sepp pour le 10 du mois de *thisri* qui correspond à notre mois d'octobre. D'après lui (2), les immersions dans le Jourdain n'auraient pu se pratiquer en janvier, époque où ce fleuve

(1) *Hæres. LI.*

(2) *Vie de Jésus-Christ*, 1^{re} part., c. xv.

est grossi par des pluies torrentielles et glacées, tandis qu'il est calme dans le mois d'octobre, pendant lequel de grandes caravanes traversent la vallée du Jourdain pour aller célébrer à Jérusalem la fête des expiations et celle des tabernacles. Les Grecs croyaient autrefois que Jésus avait été baptisé le 25 décembre, à l'anniversaire de sa naissance; mais ils ont abandonné depuis longtemps cette opinion qui n'est plus suivie que par un certain nombre d'Arméniens.

Quant à l'heure où eut lieu ce baptême, on n'en sait absolument rien. Ce dut être pendant le jour; notons, toutefois, une tradition grecque, consignée en 1113 par l'égomène russe Daniel (1), qui place cet événement à minuit.

ARTICLE VI

Durée du Baptême de pénitence de saint Jean

Le Précurseur a commencé sa mission peu de temps avant la fête de Pâques où Jean entra dans sa vie publique (2); il avait alors six mois de plus que le Messie (3).

Strauss (4) essaye de ruiner tout le système évangélique de saint Luc, en disant qu'il est invraisemblable que la mission de saint Jean ait commencé si peu de temps avant celle de Jésus, puisque le Précurseur avait déjà réuni un nombre considérable de disciples et qu'il lui a fallu beaucoup de temps pour créer cette école. Il en conclut que si Jésus avait trente ans à son entrée dans la vie publique, saint Jean-Baptiste, qui avait dû le précéder depuis longtemps, était certainement âgé de plus de six mois que lui. Mais ces arguments reposent sur deux suppositions dénuées de vraisemblance. Saint Jean nous dit (iv, 1) que Jésus avait plus de disciples que saint Jean-Baptiste, comparaison indéterminée qui ne prouve nullement que ce dernier en eût en grand nombre. Quant à l'enseignement du Précurseur, loin de comprendre

(1) *Pèlerinage en Terre sainte*, p. 51.

(2) *Johan.*, II, 13.

(3) *Luc.*, I, 26.

(4) *Vie de Jésus*, p. 315.

tout un corps de doctrine, il se bornait à la prédication de la pénitence, à la purification du baptême, à l'annonce du Messie. L'importance de ces promesses, le rite symbolique qu'il employait, la vie austère qu'il menait, tout, jusqu'à son costume étrange, devait frapper l'imagination et lui créer rapidement un certain nombre de prosélytes.

L'incrédule allemand, par là même qu'il a fait de Jésus un simple disciple de saint Jean, essaye de prolonger les prédications de ce dernier bien longtemps après le baptême du Messie. Le docteur Kuhn, par des calculs très précis, a montré (1) que la mission du Précurseur a duré tout au plus une année et qu'elle s'étendit seulement du printemps de la quinzième année de Tibère jusqu'à l'hiver de la même année ou jusqu'au printemps de l'année suivante.

Il ne faut point s'étonner qu'après avoir baptisé Jésus, saint Jean ne se soit pas rangé au nombre de ses disciples; sa mission n'était point terminée; il devait préparer les esprits à recevoir le Messie là où Jésus ne s'était pas encore manifesté; c'est pour cela qu'il prolongeait encore ses prédications lorsque Notre-Seigneur, revenu en Galilée, se rendit à Jérusalem pour assister à la première Pâque.

ARTICLE VII

Du culte relatif au Baptême donné par saint Jean et au Baptême reçu par Jésus-Christ

C'est surtout parce que saint Jean a conféré son baptême à Notre-Seigneur que l'Église a rendu au Précurseur un culte solennel qui s'adresse successivement à sa *Nativité* et à sa *Décollation*. La fête du 24 juin était jadis précédée d'un carême de trois semaines; par-tout, au moyen âge, on célébrait en son honneur des feux de joie. Aujourd'hui encore, le culte de saint Jean est resté vivace dans toutes les contrées chrétiennes, parce qu'il est impossible de ne pas être frappé du rôle important et exceptionnel qu'a rempli le Précurseur dans l'économie de la divine Providence. Sa naissance a été annoncée au

(1) *La Vie de Jésus-Christ au point de vue de la science*, trad. Nettement, pp. 130-152.

monde, comme un miraculeux bienfait, par un messager des cieux ; avant de naître, il était déjà sanctifié ; il a eu pour mission de montrer du doigt le Messie, que les autres prophètes n'avaient fait qu'entrevoir à travers le voile de l'avenir ; il a versé sur la tête du Sauveur l'eau sacrée du Jourdain, emblème de cette eau mystique du baptême qui devait régénérer le monde ; placé sur le seuil des deux Testaments, il a été la dernière parole de l'ancienne Loi, il a été le premier sang versé de la nouvelle.

Nous n'avons pas à nous occuper en général du culte rendu à celui que ses fonctions ont fait surnommer *le Baptiste*, mais seulement du culte spécial relatif au souvenir de son baptême. C'est en nous circonscrivant à ce point de vue que nous allons terminer ces prolégomènes historiques, en consacrant trois paragraphes : 1^o à la vénération justement rendue au Jourdain ; 2^o à la fête commémorative de l'Épiphanie ; 3^o aux Chrétiens de saint Jean ou Mendaites.

§ I

Le Jourdain

Le Jourdain, fleuve unique de la Palestine, était appelé par les hébreux *Yarden* ; les Arabes en ont fait *Ordun*, nom qu'ils réservent à la partie supérieure du fleuve. Ils appellent *Scheriat-el-keber* (grand passage) la partie inférieure, sans doute en souvenir du passage des Israélites. Le lit du fleuve est considérablement abaissé ; jadis il débordait pendant les mois pluvieux ; aujourd'hui il est presque partout encaissé dans des bords à pic fort élevés. En automne, il a de trois à quatre pieds de profondeur, dix en certains endroits (1).

Après le baptême de Notre-Seigneur, le Jourdain devint et resta l'objet de la vénération des chrétiens ; son nom fut tellement le synonyme de *baptême*, que Prudence et les Alexandrins le donnèrent aux fonts baptismaux, usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours chez les Orientaux.

L'endroit même où Jésus reçut le baptême dut être tout particulièrement vénéré. D'après le témoignage de saint Antonin, on planta une croix de bois dans l'eau et l'on revêtit de dalles de marbre le rocher où

(1) Mislin, *les Lieux saints*, t. III, p. 117.

s'était tenu saint Jean. Le vénérable Bède, qui vit cette croix au commencement du VIII^e siècle, nous dit (1) qu'elle avait la hauteur d'un homme et qu'elle se trouvait submergée dans les fortes crues. Il ajoute qu'un pont supporté par des arches partait de cette croix et communiquait avec un grand monastère, situé sur la rive et dédié à saint Jean-Baptiste. C'est au pied de cette croix que sainte Marie l'Égyptienne et bien d'autres personnages vinrent recevoir le baptême. D'après la tradition, ce serait sainte Hélène qui aurait érigé près de là une chapelle quadrangulaire dont la coupole était soutenue par quatre piliers. On en voyait encore des restes au commencement du XVII^e siècle. « Près de ce lieu, dit un pèlerin de cette époque (2), se voyent les ruines d'une petite église, laquelle souloit estre sur le bord du bord du fleuve et édifiée, selon la tradition des Pères orientaux, au lieu où furent mis et gardez les habits du Sauveur. Notez que j'ai dit que la dite église souloit estre sur le bord du fleuve, et à présent ses ruines en sont éloignées, parce que iceluy fleuve Jordain s'est retiré de son cours ancien d'environ deux milles plus avant vers l'Orient et l'Arabie. »

Saint Jérôme nous dit combien les catéchumènes de son temps aimaient à se faire baptiser dans le Jourdain, près de Bethabara ; il y en avait même qui retardaient outre mesure leur baptême dans l'espérance d'aller le recevoir dans le fleuve sacré. Saint Ambroise combat cet abus en disant aux fidèles (3) qu'il n'est pas nécessaire d'aller se régénérer dans la Palestine, que le Christ est partout, et que là où est Jésus-Christ, là aussi est le Jourdain.

Au moyen âge, les immersions baptismales d'adultes dans le Jourdain n'avaient plus lieu que pour de rares convertis, mais les pèlerins ne manquaient jamais de prendre un bain dans les ondes du fleuve sacré. Vers l'an 1040, saint Uldaric, moine de Cluny, fut attaqué, ainsi que ses compagnons, par une troupe de Sarrasins, alors qu'il se baignait dans le Jourdain (4). Le 5 janvier 1100, veille de l'Épiphanie, Godefroy de Bouillon accompagna les pèlerins d'Antioche et d'Édesse et alla se baigner avec eux dans les flots du Jourdain.

L'égyptien russe Daniel raconte ainsi (5) l'immersion des pèlerins grecs en 1113 : « J'ai vu tous ces lieux de mes yeux de pécheur, et

(1) *De loc. sanct.*, c. XII.

(2) J. Zuallart, *le Très Dévot Voyage de Jérusalem* (1608), I, IV, p. 38.

(3) *Serm.* XLII.

(4) *Act. SS. Ben.*, sac. VI, vit. S. Uldar.

(5) *Pèlerinage en Terre sainte*, p. 51.

Dieu a daigné m'accorder la grâce de visiter trois fois le Jourdain. Un peuple innombrable arrive sur le rivage ; des chants sacrés très harmonieux ne cessent pas de toute la nuit ; des bougies sans nombre s'allument dans toutes les mains, et la bénédiction de l'eau s'opère à minuit. Le Saint-Esprit descend alors sur les eaux du Jourdain, *ce qui ne peut être vu que par des yeux qui en sont dignes, mais non par le vulgaire*, sinon que chaque homme éprouve une joie ineffable dans son cœur, lorsque les prêtres immergent la sainte croix. » En l'an 1294, jour de l'Épiphanie, dix mille pèlerins se baignèrent dans le Jourdain. Chaque nation construisait un autel où se disait la messe. On plongeait la croix dans le fleuve, après le chant de l'Évangile relatif au baptême de Notre-Seigneur (1).

Vettori mentionne une médaille de la Bibliothèque Vaticane représentant le baptême de Notre-Seigneur, avec cette légende : *Redemptio filius hominum*, et en exergue : *iorda*. M. de Rossi croit que c'est une de ces médailles qu'on distribuait aux pèlerins qui étaient venus se baigner dans les eaux du Jourdain (2).

Aujourd'hui, ce n'est plus à l'Épiphanie, mais aux fêtes de Pâques que les Grecs accomplissent ce pieux pèlerinage. Ils s'y trouvent mêlés aux Arméniens, aux Coptes, aux Abyssiniens, aux Éthiopiens, aux Syriens. Hommes, femmes, enfants, ordinairement au nombre de trois ou quatre mille, se plongent trois fois dans l'eau, tantôt nus, tantôt revêtus du linceul qui doit servir à leur sépulture ; ils boivent abondamment de cette eau pour purifier leur âme ; les popes, qui se trouvent au milieu du fleuve, leur en versent sur la tête et baptisent les enfants qu'on leur présente.

Un certain nombre de Grecs croient que si l'on se noie dans le Jourdain, on se trouve absous de tous ses péchés. C'est du moins ce que nous raconte M. le comte d'Estourmel : « Démétrius, dit-il en parlant de son guide (3), fut au moment de trouver dans le Jourdain la rémission de ses péchés, rémission assurée aux Grecs, nous disait-il, quelle qu'ait été leur vie passée, pourvu qu'ils puissent se laver dans cette onde salutaire. Pendant qu'il nous exposait sa doctrine, qu'il m'avait déjà professée à Tibériade, le pied lui glissa, il coula dans le fleuve, et nos soldats n'eurent que le temps de le retenir par les cheveux ; un pied de plus, il était sauvé. »

(1) Frà Riccoldo, *Itiner. ai paesi orientali*.

(2) *Bullettino*, 1869, n° 4, p. 58.

(3) *Voyage en Orient*, t. II, p. 7.

Les Coptes, après leur ablution fluviale, montent sur les arbres du rivage, y cassent des bâtons de toute grandeur, les trempent trois fois dans le Jourdain et les emportent comme un précieux souvenir (1).

D'après un usage observé de tout temps, les pèlerins de l'Orient, comme ceux de l'Occident, renouvellent leurs vœux de baptême dans ce fleuve et en rapportent de l'eau qui sert ordinairement aux baptêmes de leur famille. En 1716, le cardinal Ottoboni fit transporter de la Palestine à Vienne une grande provision d'eau du Jourdain et l'offrit à Charles IV pour le baptême du jeune archiduc Léopold.

Le Jourdain, visité par des pèlerins venus de toutes les parties du monde, devait donner naissance à bien des légendes. Selon une des plus anciennes, « Adam et Ève, après leur prévarication, auraient dû chacun séparément, faire pénitence dans le Jourdain pendant quarante jours, y laver leur faute, puis rentrer dans le Paradis. Adam soutint l'épreuve fidèlement, mais Ève se laissa de nouveau tromper par le démon qui, cette fois, avait pris la forme d'un ange ; elle sortit trop tôt du fleuve et gâta encore une fois toute l'affaire (2). »

Jean Bar-Zugbi, moine du XIII^e siècle, a consigné dans un poème sur le baptême et l'eucharistie (3) une singulière légende des Nestoriens. Quand saint Jean-Baptiste eut baptisé Notre-Seigneur, il recueillit dans une coupe l'eau qui découlait du corps du Sauveur ; cette coupe, toujours pleine, échut à l'apôtre saint Jean qui, à la Cène, reçut deux parts de l'Eucharistie et en conserva une dans son vase ; dans ce même vase fut recueillie une partie de l'eau et du sang qui découlèrent du côté de Jésus crucifié. Après la descente du Saint-Esprit, les apôtres se partagèrent ce précieux liquide dont ils se servirent comme d'un divin ferment en administrant les sacrements de baptême et d'eucharistie.

§ 2

L'Épiphanie

L'Épiphanie ou Théophanie, comme disent les Grecs, est, d'après l'étymologie du mot, la fête de la *manifestation* de Dieu parmi les

(1) F. Bovet, *Voyage en Terre sainte*, 6^e édit., p. 260.

(2) *Chronik des Rudolph von Hohenems*, cité par Mgr Mislin, *op. cit.*, t. III, c. xxxvi.

(3) *Bibl. orient.*, t. III, part. I, p. 309.

hommes. Pendant plusieurs siècles, on célébra par là l'apparition de Dieu sur la terre, c'est-à-dire la naissance du Sauveur ; mais quand la fête de Noël devint obligatoire pour toutes les églises (376), l'Épiphanie, en gardant son nom, célébra trois manifestations postérieures de la gloire du Christ, l'Adoration des Mages (Christophanie), le baptême du Jourdain (Théophanie) et le miracle des Noces de Cana (Bethphanie). Les rites ambrosien et mozarabe y ajoutèrent la multiplication des pains (Phœgiphanie).

Autrefois, dans l'Église latine, le jour de l'Octave de l'Épiphanie était consacré tout entier au baptême de Notre-Seigneur ; de cet antique office, l'évangile seul a été conservé.

La bénédiction solennelle de l'eau, en souvenir du baptême du Jourdain, s'est célébrée dans quelques églises du rite latin et spécialement en Italie. Paul V autorisa cette cérémonie de la veille de l'Épiphanie partout où elle existait, et inséra dans le Rituel une formule pour cette bénédiction. Mais cet usage tomba bientôt en désuétude. Aussi Benoît XIV, en revisant le Rituel romain, en supprima-t-il ces prières.

La liturgie grecque a d'admirables hymnes pour sa fête de la Théophanie. On nous saura gré de reproduire ici un des plus beaux chants des Ménéés :

« Le Jourdain remonta un jour vers sa source à l'attouchement de la melote d'Élisée, lorsqu'Élie fut enlevé au ciel ; les ondes du fleuve se divisèrent, et une voie solide s'ouvrit au Prophète, et cette voie à travers les eaux était la figure du baptême par lequel nous traversons le fleuve de la vie. Le Christ est apparu : il vient renouveler toute créature.

« Aujourd'hui la nature des eaux est sanctifiée, le Jourdain est divisé ; il suspend le cours de ses sources à l'aspect du Seigneur qui vient s'y baigner.

« O Christ Roi ! tu es venu au fleuve, comme un homme, recevoir le baptême des serviteurs ; tu t'empresses, ô miséricordieux ! de te placer sous la main du Précurseur, pour nos péchés, ô ami des hommes !

« A la voix de celui qui crie dans le désert : *Préparez la voie du Seigneur*, tu es venu, Seigneur, prenant la forme d'esclave, implorant le baptême, toi qui ignores le péché.

« Les eaux t'ont vu et elles ont tremblé. Le Précurseur a été saisi de crainte, et il s'est écrié, disant : Comment la faible lampe allu-

mera-t-elle la lumière ? Comment le serviteur imposera-t-il la main sur le maître ? Sanctifie-moi et sanctifie les eaux, ô Sauveur ! qui effaces le péché du monde...

« La main tremblait, la main du Précurseur, du Baptiste, du Prophète, honoré plus que tous les Prophètes ; car il contemplait l'Agneau de Dieu, qui lave le péché du monde, et, dans son trouble, il s'écriait : O Verbe ! je n'ose mettre ma main sur ta tête : Sanctifie-moi et m'éclaire, ô miséricordieux ! Car tu es la vie, la lumière et la paix du monde.

« C'était chose merveilleuse de voir le Seigneur du ciel et de la terre, dépouillé dans le fleuve, recevant de sa créature le baptême pour notre salut, comme un serviteur ; et les chœurs des Anges étaient muets dans la crainte et l'allégresse : unis à eux, nous t'adorons ; sauve-nous.

« Lève vers lui pour nous, ô Baptiste, lève ta main, comme ayant puissance ; cette main qui toucha la tête du Seigneur que personne n'avait touchée, cette main dont un doigt nous désigna l'Agneau ; car par lui, tu as été déclaré le plus grand des Prophètes. Tourne aussi vers lui, ô Baptiste, tes yeux qui ont vu l'Esprit très saint descendu en forme de colombe ; montre-toi miséricordieux envers nous, assiste-nous de ton concours dans nos chants, et entonne, le premier, l'hymne de louange.

« Le fleuve du Jourdain t'a reçu dans ses eaux, ô Christ, fontaine de vie ! et le Paraclét est descendu en forme de colombe. Il incline la tête, celui qui a incliné les cieux ; la créature, pétrie de terre, se plaint et crie à son auteur : « Pourquoi me demander des choses au-dessus de « moi ? C'est moi qui ai besoin de ton baptême, ô impeccable ! »

« Tu as incliné la tête devant le Précurseur, ô Christ ! tu as brisé la tête du dragon ; tu es descendu dans le fleuve ; tu as illuminé toutes choses pour ta gloire, ô Sauveur ! lumière de nos âmes.

« Celui qui se revêt de la lumière comme d'un vêtement, a daigné, pour l'amour de nous, se faire semblable à nous ; il s'est couvert des eaux du Jourdain comme d'un vêtement, lui qui n'avait pas besoin de ces eaux pour se purifier, et qui répand sur nous, de son propre fonds, la grâce de la régénération, ô prodige !

« Venez, imitons les vierges sages ; venez, allons au-devant du Seigneur manifesté ; car, semblable à l'Époux, il vient vers Jean. A ta vue, le Jourdain a remonté vers sa source, il s'est replié sur lui-même et s'est arrêté. Jean s'écriait : « Je n'ose toucher la tête immortelle. »

L'Esprit descendait en forme de colombe pour sanctifier les eaux, et la voix du ciel disait : « Celui-ci est mon Fils, venu dans le monde pour « sauver le genre humain. » O Christ ! gloire à toi !

« Le Christ est baptisé, il remonte de l'eau, relevant avec lui le monde entier ; il voit ouverts les cieux, qu'Adam avait fermés pour lui-même et sa postérité. L'Esprit proclame la divinité du baptisé, la voix du ciel se fait entendre : il est déclaré Sauveur de nos âmes.

« Seigneur, pour accomplir ton décret éternel, tu as emprunté à toute créature son concours à l'accomplissement de ton mystère. Aux Anges, tu as demandé Gabriel ; aux hommes, la Vierge ; aux cieux, l'étoile ; aux eaux, le Jourdain. Tu as pris pour toi le péché du monde : gloire à toi, notre Sauveur !

« Fleuve du Jourdain, pourquoi es-tu ému de voir sans voile Celui qui est invisible ? Tu réponds : « Je l'ai vu et j'en ai été saisi de « crainte. Comment n'aurais-je pas tremblé ? A cette vue les Anges ont « frémi, les cieux ont été ébranlés, la terre a tremblé, la mer s'est sou- « levée, toutes les choses visibles et invisibles ont été dans l'agitation. » Le Christ s'est manifesté dans le Jourdain pour sanctifier les eaux.

« Qui a vu des taches sur le soleil, le plus resplendissant des astres ? « s'écriait le Précurseur. Comment te laverais-je dans les eaux, splen- « deur de la gloire, image du Père Éternel, moi qui ne suis qu'une « herbe faible et desséchée ? Comment porterais-je mes mains sur les « feux de ta divinité ? Car tu es le Christ, sagesse et vertu de Dieu. »

« La grande lumière, le Christ, s'est levé sur la Galilée des nations, sur la région de Zabulon et sur la terre de Nephtalie ; une éclatante splendeur a lui en Bethléem la lumineuse, sur ceux qui étaient dans les ténèbres ; mais avec plus d'éclat encore, le Seigneur, le soleil de justice, sorti de Marie, a répandu ses rayons sur l'univers entier.

« Vous donc qui étiez nus dans Adam, venez donc, revêtez-vous du Christ pour réchauffer vos membres. O Christ ! tu es venu, vêtement de ceux qui sont nus, splendeur de ceux qui étaient dans les ténèbres ; lumière inaccessible, tu t'es manifestée aujourd'hui. »

Pierre le Foulon, qui usurpa le siège d'Antioche en 470, y établit la coutume de bénir les eaux la veille de la Théophanie. C'est par cette bénédiction et par des immersions dans les fleuves que les Grecs et les Orientaux célébraient et célèbrent encore la fête du baptême de Notre-Seigneur.

Les Grecs appellent μέγας ἀγιασμός la bénédiction solennelle de l'eau

à la messe du jour de l'Épiphanie, cérémonie qu'on faisait autrefois soit la veille, soit dans la nuit même de l'Épiphanie et qui devait servir aux besoins du culte pour le reste de l'année. Le prêtre signe trois fois avec une croix d'ivoire ou de bois l'eau contenue dans de grandes amphores. Dans certains endroits, on bénit de la même façon, ou bien en y jetant de petites croix de bois, les fontaines, les puits et même la mer.



Croix grecque en bois pour la bénédiction des fonts.

Au Mont-Athos, une cérémonie moins solennelle de l'eau bénite se renouvelle une fois par mois dans chaque monastère.

A Saint-Petersbourg, au jour de l'Épiphanie, la fête du Jourdain, le *Yordann*, se célèbre avec une grande solennité sur la Néva, en face du palais de l'Empereur. Un temple, richement orné, ouvert à tous les horizons, est construit sur la place et sur le quai. Le plancher s'interrompt au centre où un large trou est creusé dans la glace. A dix heures du matin, le métropolitain de Saint-Petersbourg célèbre dans cette chapelle improvisée

une messe solennelle à laquelle assistent tous les grands dignitaires de l'Église et les troupes de la garde impériale. Après le service divin, l'Empereur arrive suivi de toute sa cour. C'est alors que le métropolitain bénit la Néva en plongeant la croix dans le gouffre ouvert, cérémonie qu'accompagnent les détonations du canon et pendant laquelle les troupes agenouillées et tête nue présentent les armes. Chacun s'efforce ensuite de toucher de ses lèvres l'eau qui vient d'être bénite et de s'en procurer en pratiquant des fissures dans la glace. Dans certaines provinces, les paysans font un trou dans la glace pour s'y plonger ; ailleurs on se contente de recueillir de l'eau dans des vases (1).

D'après la relation que fit à Chardin le missionnaire italien Dom Zampi, les Mingréliens célèbrent d'une singulière façon la mémoire du

(1) Blanchard, *Un Hiver à Saint-Petersbourg. (Le Tour du monde, t. III, p. 206.)*

baptême de Notre-Seigneur. « Le jour de l'Épiphanie, qu'ils appellent *Schar corechia*, dit (1) ce préfet des théatins en Colchide, les Mingréliens se mettent à manger une poule de bon matin et à boire copieusement, en priant Dieu de les bénir; après quoi, ils vont à pied ou à cheval à l'église. Le prêtre, vêtu de ses haillons sacerdotaux, les mène de là en procession à la plus proche rivière, en cet ordre : premièrement marche un homme portant une trompette dont il sonne de temps en temps; il est suivi d'un autre qui porte une bannière, laquelle en quelques églises est toute déchirée et en d'autres en assez bon état. Après celui-ci, il en vient un autre qui porte un plat d'huile de noix et une courge de calabasse, sur laquelle sont attachées cinq bougies en forme de croix; et après lui, un autre avec du feu et de l'encens. En cet équipage, ils courent à la rivière aussi vite qu'ils peuvent et sans ordre, chantant *Kyrie eleison*. Ils vont toujours si vite qu'ils sont souvent obligés d'attendre longtemps le prêtre qui, pour être d'ordinaire quelque vieillard, ne saurait aller si vite. Le pauvre prêtre étant arrivé tout crotté et d'ordinaire tout en sueur, ils le saluent avec des huées, en se moquant de lui d'être demeuré derrière, ayant laissé passer sa procession. Là-dessus ils se mettent à faire des railleries; et lui, sans s'en soucier, se met à lire quelques prières sur l'eau; et après avoir lu, il brûle l'encens, verse de l'huile dans l'eau, allume les cinq bougies qui sont attachées à la calabasse, laquelle il fait flotter sur l'eau et, avec quelque goupillon, il asperge les assistants qui courent vitemment se laver le visage; après quoi chacun s'en retourne, emportant une bouteille de cette eau chez soi. »

Voici comment le voyageur Jean Struys raconte la bénédiction des rivières qui se fait en Arménie le jour de l'Épiphanie, qu'ils appellent *Baptisterium*. « L'évêque commence par chanter la messe plus matin que de coutume, puis il fait un sermon sur le texte pris de l'évangile du jour, à la fin duquel il annonce la bénédiction de la rivière qu'on appelle *Chatsche Scharan*. Pendant le sermon de l'évêque, tous les Arméniens du pays se rendent autour du lieu où l'on doit célébrer la fête, avec la croix et la bannière. Ceux-ci étant tous rassemblés, le Khan, à qui ils firent un présent de mille ducats, leur envoya des soldats pour empêcher le peuple de les insulter; ensuite il s'y rendit en personne avec son fils, notre ambassadeur et un Arménien envoyé de la part du roi de Perse vers le Czar. Sitôt que le Khan fut entré dans

(1) Chardin, *Voyage en Perse*, t. I, p. 105.

une belle tente qu'on avait dressée exprès, il envoya dire à l'évêque qu'il pouvait hardiment commencer la cérémonie.

« Celui-ci fit un signe auquel des Arméniens tout nus sautèrent sur la glace et la rompirent en plusieurs endroits, pendant que l'évêque s'amusait à lire et le peuple à chanter des hymnes, des psaumes et des cantiques. Lorsque la glace fut rompue, le peuple se tut et l'on entendit le son des cloches, des cymbales et des trompettes, durant lequel l'évêque avança vers l'endroit où l'eau paraissait, et, après avoir répandu de l'huile bénite, il la bénit avec une croix enrichie de pierreries, et, pour confirmer la bénédiction, il la plongea par trois fois dans l'eau, fit la même chose avec la crosse, et dit plusieurs prières qui ne durèrent pas longtemps. A peine les eut-il finies, que le peuple accourut en foule, les uns pour boire de cette eau et les autres pour s'en laver les pieds, les mains et le visage. Comme il y en a partout d'une dévotion singulière, plusieurs se dépouillèrent et sautèrent tout nus dans l'eau. Le zèle et la ferveur les empêchaient de sentir le froid qui était intense. »

MM. Combes et Tessier (1) ont été témoins à Devra-Ouerk, en 1830, de la fête nocturne de l'Épiphanie. Vers minuit, après le chant des vigiles de la fête, la procession des prêtres se rendit sur les bords du ruisseau de Ttaza dont on avait rehaussé le niveau au moyen d'une digue. Les principaux officiants, après avoir quitté leurs vêtements sacerdotaux, descendirent dans l'eau qu'ils bénirent, tandis que d'autres prêtres aspergeaient la foule qui couvrait les deux rives. Les prêtres se retirèrent après avoir bu de l'eau du Ttaza dans un calice, et alors diacres, clercs et enfants se jetèrent dans la rivière pour s'y livrer à leurs joyeux ébats, les soldats et les paysans trempèrent dans ce cours d'eau bénit les sabres, les fusils, les instruments aratoires et les ustensiles de cuisine qui avaient servi à des musulmans, et les bergers firent baigner leurs troupeaux jusqu'à ce que le chef des prêtres eût rompu la digue qui retenait l'eau prisonnière. Une cérémonie du même genre a lieu le 29 août, anniversaire du martyre de saint Jean-Baptiste. Hommes et femmes se baignent presque nus dans la rivière, sans que personne y trouve matière à scandale.

Les Coptes donnent le nom d'*id el ghoetas* (le baptême) à leur fête de l'Épiphanie. La nuit qui précède cette solennité, le patriarche célèbre la messe sur un autel qu'avoisine un grand réservoir d'eau. On

(1) *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 268.

considère comme une heureuse faveur d'y être plongé par le célébrant lui-même; mais, ce privilège ne devant être accordé qu'aux trois personnes qui se présentent les premières, on se livre à d'inconvenants assauts pour en conquérir l'obtention. Les autres vont se baigner dans des rivières où l'on jette préalablement un peu d'eau bénite. D'après ce que racontent les Arabes musulmans, dont le témoignage est un peu suspect, tandis qu'un Copte se baigne, ses coreligionnaires lui disent: « Baigne-toi, comme ton père et ton grand-père se sont baignés, et chasse l'islamisme de ton cœur (1). »

§ 3

Les Chrétiens de saint Jean

Bien étrange est le culte rendu à la mémoire du Précurseur par les sectes asiatiques qu'on a désignées sous le nom de *Mandaïtes*, *Mendaïtes*, *Naçaréens*, *Nazoréens*, *Hémérobaptistes*, *Soubbas*, *Sabiens*, *Zabionites*, *Ellogtales* (baptistes), *Chrétiens de saint Jean*, et qui s'appellent eux-mêmes *Effendi Jahia* ou *Mandaï Ijahi*, c'est-à-dire *disciples de Jean*. Le mot *soubba* vient du verbe araméen *seba* qui signifie, *plonger dans l'eau, baptiser*.

Les Mendaïtes sont divisés en deux sectes; les uns, au nombre de quatre à cinq mille, habitent aux environs du *Schat-al-arab*, fleuve que forme le Tigre réuni à l'Euphrate, dans l'ancienne Mésopotamie, et surtout près de *Bassorah* et de *Khorna*; les autres, au nombre de quatre mille, habitent la Syrie méridionale, aux environs de *Latukieh*, l'ancienne Laodicée.

Leurs livres sacrés, qui paraissent remonter au VIII^e siècle, sont au nombre de quatre: 1^o le *Cholasteh*, ou rituel des cérémonies religieuses; 2^o le *Diyan*, traité de la chute des anges et de la création de l'homme; 3^o le *Sedra-Ladram*, ou Testament d'Adam, qu'un savant suédois, M. Norberg, a traduit en latin; 4^o le *Sedra-Jahia*, ou Révélation de saint Jean aux *Soubbas*. La bibliothèque romaine de la Propagande possède un exemplaire du *Diyan*. Il existe deux versions syriaques du *Testament d'Adam* (*Codex Nazareorum*) au Vatican, et une autre au *British Museum*; quatre versions arabes, l'une au Vatican, les trois autres à notre Bibliothèque nationale.

(1) J. Marcel, *l'Égypte moderne*, p. 119.

D'après ces livres sacrés et les récits de divers voyageurs, les croyances des Mendaïtes sont un singulier mélange d'idées chrétiennes, persanes et chaldéennes. Selon eux, saint Jean (Jahia) naquit d'Élisabeth par l'opération du Saint-Esprit; il a fondé la religion nazoréenne par l'institution du baptême, en prêchant pendant quarante-deux ans sur les bords du Jourdain, et après avoir écrit les livres sacrés qu'il légua aux ancêtres des Mendaïtes, il monta au ciel. Le vrai disciple de saint Jean est à l'abri des tentations du Génie du monde, des premiers-nés de ce Génie et du Messie qu'il envoya pour perdre les âmes, pour établir un autre baptême que celui de Jean et allumer un feu qui devait consumer les Nazoréens. Le Révérend Père Damien, dans le journal des *Missions catholiques* (décembre 1873), a donné d'intéressants détails sur cette sorte de gnostiques qui refusent à Jésus la divinité, tout en lui reconnaissant la qualité de Messie: « Jésus, Fils de Marie, et cousin de Jean, disent les Soubbas, vint à Jean pour être baptisé (lavé de ses péchés). Donc il est moins grand que Jean. Jésus cependant n'en est pas moins un grand prophète, et c'est le véritable Messie envoyé de Dieu. Il n'est pas mort; mais, n'ayant pu accomplir sa mission dans son premier avènement, les temps n'étant pas favorables, il reviendra sur la terre une seconde fois. Alors il sera comme un monarque puissant qui régnera sur les Soubbas et les fera dominer avec lui sur toutes les nations de la terre. Les temps se préparent pour ce second avènement. »

« En attendant, c'est Jean qui est leur guide. C'est à lui qu'a été révélé le livre de la vérité. Ce livre, venu du ciel, fut apporté d'abord à Adam. Mais ensuite, perdu, disparu de dessus la terre, à cause de la malice des hommes, il fut révélé de nouveau à Jean-Baptiste. Depuis, perdu derechef, ce livre ne sera retrouvé, sans doute, qu'à l'époque du second avènement du Messie, lequel fera revivre la vérité sur la terre.

« Les Soubbas racontent que ce livre primitif est enfermé dans une chambre d'une mosquée de Damas, d'où il est impossible de le retirer. Toutes les fois que quelque Soubba s'est hasardé à vouloir l'enlever, la ville de Damas a été ébranlée par un tremblement de terre. Cette tradition, toute fabuleuse qu'elle est, n'a-t-elle pas un certain poids pour prouver que les Soubbas sont originaires de la Syrie et non de l'Arabie-Heureuse, comme le prétend Assemani? N'est-elle pas une reminiscence de ces temps où les Musulmans chassèrent les Soubbas de la Syrie, détruisirent leurs églises et brûlèrent leurs livres? »

Les Mendaïtes célèbrent au mois de juin une fête de cinq jours, appe-

léc *Haid Pegnia*, pendant laquelle chaque fidèle doit, au moyen d'un nouveau baptême pris dans une rivière, purifier les fautes qu'il a commises. Quant à celui des enfants, il s'opère de la manière suivante, d'après le voyageur Tavernier (1) : « Ils portent l'enfant à l'église, où se trouve un évêque qui lit quelques prières sur la tête de l'enfant, et de là ils le portent à la rivière, accompagné d'hommes et de femmes qui entrent dans l'eau avec l'évêque jusqu'aux genoux. Alors l'évêque lit derechef quelques prières dans un livre qu'il a entre les mains, après quoi il arrose l'enfant trois fois d'eau, répétant à chaque fois ces paroles : *Beesme brad er-Rahi, Kaddemin, Akreeri, Menhal al iginnet Alli Koulli Kralk, c'est-à-dire : Au nom du Seigneur, premier et dernier du monde et du paradis, le plus haut créateur de toutes choses.* Ensuite l'évêque recommence à lire quelque chose dans son livre, pendant que le parrain plonge l'enfant dans l'eau et le retire aussitôt ; et enfin ils s'en vont tous ensemble dans la maison du père de l'enfant, où d'ordinaire le festin est préparé. Quand on leur dit que la forme de leur baptême n'est pas suffisante, parce que les trois Personnes divines n'y sont pas nommées, ils se défendent fort mal et n'apportent aucune bonne raison. Aussi n'ont-ils point de connaissance du mystère de la sainte Trinité ; et ils tiennent seulement avec les Mahométans que Jésus-Christ est l'esprit et la parole du Père éternel. »

D'après ce même voyageur, les Chrétiens de saint Jean habitaient d'abord les rives du Jourdain. Les persécutions des Mahométans les auraient obligés de se réfugier dans la Mésopotamie, la Perse et l'Arabie. Fourmont (2), en constatant dans les doctrines nazaréennes des vestiges d'anciennes croyances chaldéennes, fait remonter jusqu'à Abraham la secte des Sabiens. Dom Calmet a cru qu'elle tirait son origine d'anciens disciples de Zoroastre qui auraient fait un informe mélange de leurs croyances primitives avec les pratiques judaïques, quelques dogmes chrétiens et les rêveries du Mahométisme. Assemani considère ces prétendus chrétiens comme de véritables païens qui ont emprunté quelques opinions des Manichéens, en y mêlant le culte de la croix et une vénération traditionnelle envers saint Jean. MM. Chwolsch, Kunik et Ernest Renan (3) nous paraissent avoir établi l'identité des Mendaïtes avec la secte gnostique des Elchasaïtes, mentionnée

(1) *Voyage en Turquie*, etc., 2^e édit., t. I, p. 305.

(2) *Mém. de l'Ac. des inscr.*, t. XII, éd. in-4, p. 16.

(3) *Journal Asiatique*, août et sept. 1855.

par saint Épiphane et par l'auteur des *Philosophumena*, secte dont la doctrine fit son apparition à Rome sous le règne de Trajan.

Malgré les divers travaux publiés sur les Chrétiens de saint Jean (1), nous croyons que l'étude complète de leurs doctrines est encore à faire. Les récits des voyageurs sont souvent contradictoires et ne se trouvent pas toujours en harmonie avec les livres sacrés des anciens Soubbas, ce qui nous porterait à croire que des modifications de croyances se sont opérées dans le cours des siècles et qu'il y a chez ces Chrétiens de saint Jean un certain nombre de sectes dont les traditions, les rites et les dogmes sont loin d'être uniformes.

(1) Ignace de Jésus, *Récit de l'origine des rites et des erreurs des Chrétiens, de Saint Jean-Rome*, 1652; Pacciardi, *De cultu S. Johan.*, c. vii; Herbelot, *Bibl. orient.*, pp. 472, 577, 725; Assemani, *Bibl. orient.*, t. III, p. 11; Norberg, *Codex Nazareus, liber Adami appellatus, Syriace transcriptus; stella Nazareorum æones; de divinitate Nazareorum*; Allgeméine, *Literatur-Zeitung d'lena*, mars 1817; *Liber de initiis et originib. relig. in Oriente*, Berlin, 1817; *Journal des Savants*, juin et mars 1819, mars 1820; F. Magnussen, *Eddalæren og dens Oprindelse*, 1824; *Quarterly Review*, 1827; *Mém. de la Société de Götting*, t. V; *Journal Asiatique*, nov. et déc. 1853; août et sept. 1855.